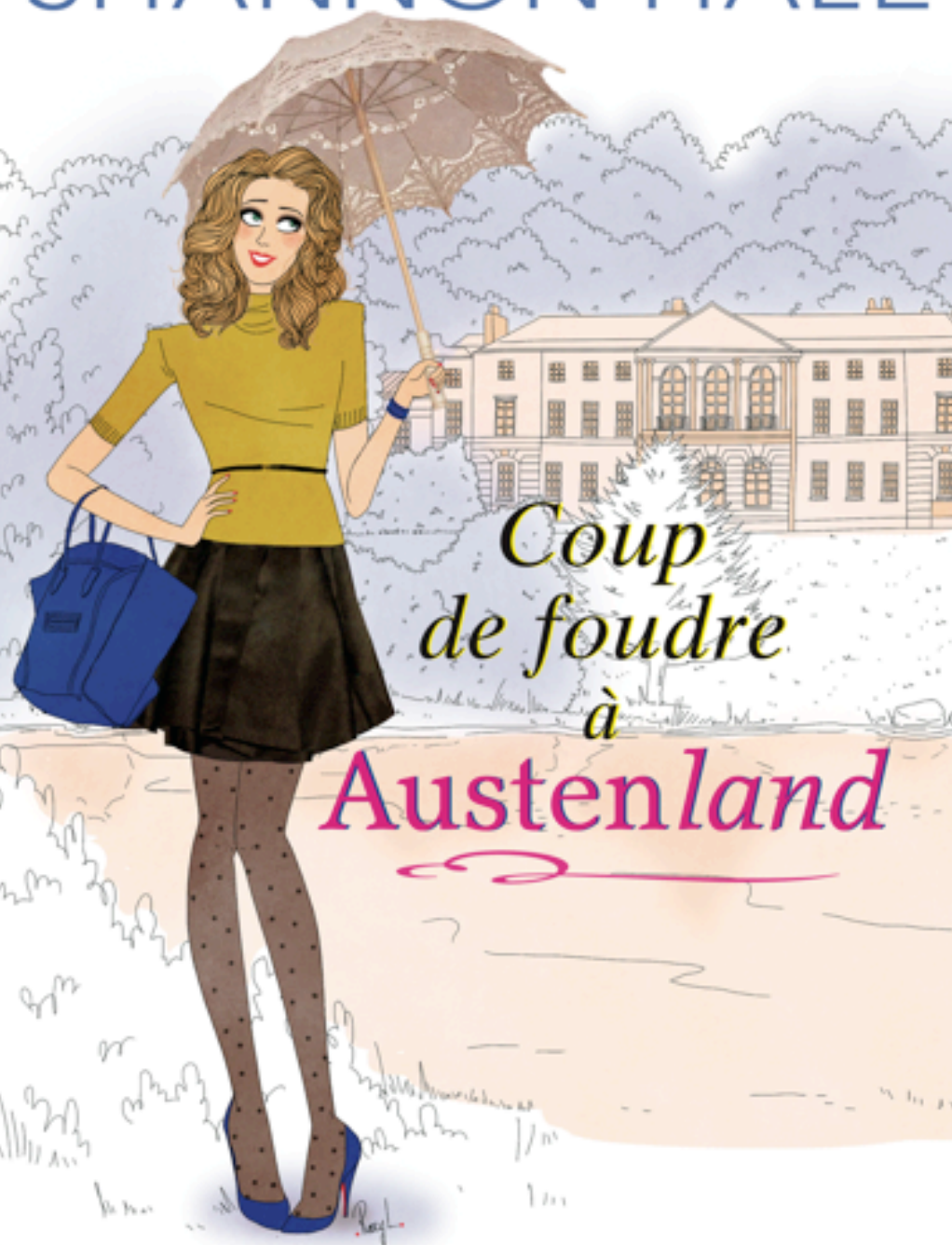


SHANNON HALE



*Coup
de foudre
à
Austenland*



CHARLESTON

*Coup
de foudre
à
Austenland*



Titre original : *Austenland* (Bloomsbury)

© 2007 by Shannon Hale

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2013

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-011-8

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Julia Taylor

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook et sur twitter
@ LillyCharleston.

*À Colin Firth,
Vous êtes un type génial, mais je suis mariée,
Je pense que nous devrions juste être amis.*

Prologue

C'EST UNE VÉRITÉ universellement reconnue qu'une femme de trente ans et des poussières jouissant d'une bonne carrière et d'une somptueuse coiffure a tout pour être heureuse, et Jane Hayes, plutôt jolie et assez intelligente, était généralement considérée comme quelqu'un qui n'avait pas trop de problèmes dans la vie. Certes, elle n'était pas mariée, mais de nos jours, ce n'était plus une nécessité. Elle avait eu son lot de petits amis, ce qui n'était déjà pas si mal...

Mais Jane avait un secret. La journée, elle était une New-Yorkaise comme les autres : l'agitation permanente, les déjeuners, les e-mails, les heures sup et les *deadlines*, voilà de quoi était fait son quotidien. Mais parfois, lorsqu'elle rentrait le soir, elle prenait le temps d'ôter ses escarpins et de s'allonger sur son vieux canapé. Alors, elle éteignait la lumière, allumait la télévision et devait bien admettre, dans ces moments-là, qu'elle n'avait pas tout pour être heureuse.

Coup de foudre à Austenland

Parfois, elle regardait *Orgueil et Préjugés*.

Vous savez, l'adaptation de la BBC en coffret double DVD dans laquelle Colin Firth tient le rôle du beau Darcy et une jolie actrice anglaise au décolleté avantageux est l'incarnation parfaite d'Elizabeth Bennet. Jane aimait voir et revoir la scène où les regards d'Elizabeth et Darcy se croisent au-dessus du piano à queue, celle où l'on voit pour la première fois cette étincelle passer entre eux, où le visage de l'héroïne s'adoucit, où Darcy lui sourit, les yeux brillants comme s'il était sur le point de pleurer... Ah !

Chaque fois, le cœur de Jane se mettait à battre plus fort, elle avait des frissons partout et tentait de combler ce vide qu'elle ressentait en elle en mangeant toute une boîte de chocolats. La nuit, elle rêvait de gentilshommes coiffés de chapeau à la Abraham Lincoln et, au réveil, riait de sa bêtise en décidant une bonne fois pour toutes de jeter à la poubelle son coffret DVD et sa collection de romans de Jane Austen.

Bien sûr, elle ne le faisait jamais.

Cette fichue adaptation télévisée lui gâchait la vie. Évidemment, Jane avait lu *Orgueil et Préjugés* pour la première fois à l'âge de seize ans et avait dû le relire au moins dix fois depuis. Elle avait aussi lu les autres romans de Jane Austen au minimum deux fois chacun, tous excepté *Northanger Abbey* (bien sûr). Mais ce n'était que quand la BBC avait mis un visage sur cette histoire que ces gentilshommes en pantalons moulants étaient sortis de son imagination de lectrice pour entrer dans sa vie à tout jamais. Débarrassé de la narration drôle et cinglante de Jane Austen, le film n'était rien de plus qu'une comédie romantique. Mais *Orgueil et Préjugés* était la plus belle, la plus poignante des comédies romantiques,

Coup de foudre à Austenland

le genre de film qui parlait directement à votre âme et vous donnait la chair de poule.

Tout cela gênait terriblement Jane. Elle n'aimait pas trop en parler. Bref, changeons de sujet.

Un an plus tôt

JANE REÇUT SA MÈRE, Shirley, et sa grand-tante Carolyn. C'était une drôle de visite et, dans les silences gênés, Jane entendait parfois les feuilles mortes tomber sur le parquet. Elle aimait les plantes, mais n'arrivait jamais à les maintenir en vie.

— Franchement, Jane, je me demande comment tu fais pour vivre ici, dit Shirley en ramassant une feuille jaunie. Nous avons cru mourir dans ton horrible ascenseur, n'est-ce pas Carolyn ? Ta pauvre tante doit avoir envie de se reposer, mais on se croirait dans un sauna chez toi. Et ce bruit incessant... Les voitures, les alarmes, les sirènes, pas un moment de silence ! Tu es sûre que les fenêtres sont bien fermées ?

— C'est comme ça, maman. Nous sommes à Manhattan, je te rappelle.

— Oh, je ne crois pas que ce soit la même chose partout, répondit sa mère sur le ton de la réprimande. Je suis passée chercher Carolyn chez elle et son appartement est un véritable havre de paix, j'avais l'impression d'être à la campagne.

C'est parce qu'elle a de quoi se payer le double vitrage, pensa Jane.

— Ça ne fait rien, décréta sa mère. Alors, parle-moi de...

Oh non ! Tout mais pas ça, supplia Jane intérieurement. *Par pitié, ne me demande pas où en est ma vie amoureuse !*

— ... ton amie Molly. Comment va-t-elle ?

— Oh, Molly. Elle va très bien. Elle travaille en free-lance pour le journal depuis qu'elle a eu les jumeaux. Molly et moi nous connaissons depuis la sixième, expliqua Jane à Carolyn.

La vieille dame était assise dans son fauteuil roulant à côté de la porte d'entrée. Jane n'avait jamais vu un visage aussi ridé que celui de sa grand-tante, même ses joues étaient fripées comme du parchemin. Carolyn lui lança un regard légèrement amusé teinté d'une pointe de moquerie, comme si elle se retenait de lever les yeux au ciel. Jane fit mine de ne rien remarquer.

Elle avait douze ans la dernière fois qu'elle avait vu Carolyn. C'était à l'enterrement de sa grand-mère. Cela lui avait donc semblé étrange que, pour une fois que sa mère venait en ville, elle ait insisté pour inviter Carolyn à déjeuner. Mais, à ses regards appuyés, Jane en devinait à présent la raison : sa grand-tante prenait de l'âge et Shirley voulait à tout prix faire bonne impression dans l'espoir d'hériter ce qu'il restait de la fortune familiale. Si elle avait tenu à passer chercher Jane à son domicile, c'était sans aucun doute pour que la vieille femme constate par elle-même ses conditions de vie sordides et prenne pitié d'elle.

— On y va ? demanda Jane, pressée d'en finir.

— Oui, ma chérie. Laisse-moi juste arranger ta coiffure.

Et Jane, à trente-deux ans, suivit sa mère dans la salle de bains et se soumit au rituel. À grand renfort de laque, Shirley coiffa, boucla et dompta sa chevelure, comme elle l'avait fait

tant de fois auparavant. Peu importe son âge, chaque fois que sa mère la coiffait, Jane avait de nouveau sept ans. Mais elle se laissait faire, car Shirley « Miss Chignon Banane 1967 » Hayes ne trouvait la paix intérieure que dans une parfaite mise en plis.

— Écoute-la bien, ma chérie, l'exhorta Shirley à voix basse. Les personnes âgées aiment qu'on les écoute. Pose-lui des questions sur son enfance et laisse-la parler si elle en a envie. À son âge, il ne lui reste plus que des souvenirs, la pauvre.

Lorsqu'elles sortirent de la salle de bains, Carolyn n'était pas là où elles l'avaient laissée. Soudain paniquée par des visions cauchemardesques de fauteuil roulant dévalant les escaliers (elle avait été très marquée par le film d'horreur *L'Enfant du diable* qu'elle avait vu, bien trop jeune, à la soirée pyjama de ses onze ans), Jane courut dans l'autre pièce. Carolyn était près de la fenêtre et déplaçait une plante en pot pour l'exposer aux rayons du soleil. Le coffret DVD d'*Orgueil et Préjugés* glissa de sa cachette secrète entre les plantes pour atterrir sur le sol avec un bruit sourd.

Jane se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Carolyn lui sourit et ses nombreuses rides se creusèrent encore plus.

Et alors ? se dit Jane en tentant de se raisonner. Carolyn avait découvert son DVD, cela n'avait rien de grave. Beaucoup de gens en possédaient une copie, alors pourquoi le cacher ? Elle ne cachait pas *Arrested Development* saison 1 ou *Le Yoga pour les Nuls*. Mais quelque chose dans la façon dont Carolyn l'observait lui donnait l'impression de vivre ce cauchemar récurrent dans lequel on est nu devant toute sa classe à l'école.

Au restaurant, lorsque Shirley partit « se repoudrer le nez », Jane fit de son mieux pour dissimuler sa gêne. Une minute s'écoula en silence. Elle attaqua son bol de salade verte pour se donner une contenance, triant les feuilles de roquette.

— L'automne a été particulièrement chaud, remarquait-elle.

— Tu te demandes si je l'ai vu, dit Carolyn.

Avec l'âge, certaines voix se font dures et d'autres se cassent comme du verre brisé. Mais la voix de Carolyn était aussi douce que le sable remué par les vagues et devenu aussi fin que du sucre en poudre.

— Vu quoi ? répondit Jane à contrecœur.

— Il est très beau, ce Mr Darcy, mais tu ne le cacherais pas dans tes plantes si tu ne te sentais pas coupable. Il est donc plus qu'un simple fantôme. Tu as plus de trente ans, tu n'as pas de mari et pas non plus de petit ami à en croire les ragots de ta mère ainsi que les photos dans ton appartement. La conclusion est simple : tu es obsédée par cette histoire.

— Je ne suis pas obsédée, répondit Jane en riant comme si c'était la chose la plus absurde qu'elle ait jamais entendue.

Mais, en réalité, elle l'était.

— Tu rougis, je le vois bien. Dis-moi, Jane, que trouves-tu de si fascinant dans cette histoire ?

Jane but une longue gorgée d'eau et se retourna pour vérifier que sa mère ne revenait pas des toilettes.

— Hormis le fait que ce soit sûrement le meilleur roman de tous les temps, c'est aussi la plus belle histoire d'amour de toute la littérature, et rien dans la réalité ne lui arrivera jamais à la cheville, alors je passe ma vie à en rêver.

Carolyn l'observait fixement, comme si elle attendait que Jane continue. Mais celle-ci pensait en avoir suffisamment dit.

— C'est un très beau roman, concéda finalement Carolyn, mais ce n'est pas un livre que tu dissimules dans tes plantes. J'ai vu le film. Je sais qui est Colin Firth, ma chère. Et je crois savoir pourquoi tu as mis ta vie entre parenthèses, enfin plutôt pour qui...

— Écoutez, tante Carolyn, vous avez l'air de penser que j'espère un jour épouser Mr Darcy, mais ce n'est pas le cas. C'est juste que... dans ma vie – dans la « vraie » vie, je veux dire –, rien ne m'a jamais paru aussi parfait... Oh, et puis laissez tomber. Vous devez me prendre pour une folle.

— L'es-tu ?

Jane se força à sourire. Elle devait changer de sujet, et vite.

— L'automne a été particulièrement doux cette année.

Carolyn pinça les lèvres, aussi ridées que ses joues.

— Et ta vie amoureuse, Jane ? As-tu un petit ami ?

— Non, j'ai arrêté les hommes.

— Vraiment ? À trente-deux ans, tu as déjà perdu espoir ?

Carolyn se pencha vers elle et Jane dut tendre l'oreille pour entendre sa voix douce dans la cohue du restaurant.

— Me permets-tu d'en deviner la cause ? Toutes tes histoires d'amour se terminent sur une déception et, chaque fois, tu laisses Mr Darcy entrer un peu plus dans ta vie. Tu es tellement subjuguée par ce chenapan que personne ne pourra jamais être à la hauteur.

Une olive resta collée à la feuille de laitue dans laquelle Jane venait de planter sa fourchette et, quand elle tenta de la décoller d'un petit coup de poignet, celle-ci vola et rebondit sur les fesses d'un serveur. Jane se renfrogna. La liste de ses ex-petits amis était assez pathétique, elle devait bien l'admettre. Et puis, elle avait fait un rêve étrange quelques

semaines auparavant : elle portait une robe de mariée en lambeaux (à la miss Havisham dans *De grandes espérances*¹) et dansait seule dans une immense maison sombre, attendant que Mr Darcy la rejoigne. Lorsqu'elle s'était réveillée en sursaut, le rêve était encore bien trop réel et terrifiant pour qu'elle puisse en rire et le prendre à la légère, comme elle le faisait d'habitude. D'ailleurs, elle n'y parvenait toujours pas.

— Je suis peut-être folle, dit Jane.

— Jane, je me souviens très bien de toi, répondit Carolyn en la fixant de ses yeux clairs. Je nous revois comme si c'était hier, assises toutes les deux dans la véranda à côté du lac après l'enterrement de ma sœur, ta grand-mère. Je me souviens que tu n'avais pas eu peur d'avouer que, pendant la messe, tu t'étais demandé ce qu'il y aurait à manger pour le déjeuner et si c'était mal. Est-ce que cela signifiait que tu n'aimais pas assez ta grand-mère ? Ta voix, tes questions de petite fille avaient réussi à apaiser un peu mon chagrin. Tu es bien trop honnête pour te mentir ainsi à toi-même.

— Ce jour-là, vous portiez un col en dentelle, répondit Jane en hochant la tête tandis que les images lui revenaient en mémoire. Je vous avais trouvée très élégante.

— C'était mon défunt mari qui m'avait acheté cette robe, ma robe préférée.

Carolyn replia sa serviette, en lissant les coins de ses doigts tremblants.

— Harold et moi n'avons pas eu ce qu'on appelle un mariage heureux. Il parlait peu et était toujours très pris par son travail. Je m'ennuyais et j'avais suffisamment d'argent pour entretenir des liaisons avec de beaux jeunes hommes. Avec les années, Harold aussi a eu des aventures, mais je

1. Roman de Charles Dickens, 1861.

pense qu'il le faisait surtout pour me faire du mal. Ce n'est que quand j'ai été trop vieille pour attirer les play-boys que j'ai enfin compris combien j'aimais son visage, celui de mon mari. Nous avons passé deux merveilleuses années ensemble avant que son cœur ne l'emporte. J'ai été si bête, Jane. Je n'ai vu que trop tard ce qui était réel, ce qui comptait vraiment.

Carolyn parlait d'une voix calme et posée, comme si les années avaient effacé la souffrance.

— Je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être, répondit-elle avec un soupir. Tu ferais mieux de te faire du souci pour toi-même. Je suis vieille et riche, alors les gens me laissent dire ce que je veux. Et puisque je peux dire ce que je pense, écoute-moi : trouve ce qui est réel pour toi. Ne passe pas ta vie à rêver de l'histoire de quelqu'un d'autre. Tu sais, ce livre n'a rien apporté à Jane Austen, elle est morte vieille fille.

— Je sais.

Jane avait souvent pensé au destin de l'auteur, c'était l'arme la plus efficace des critiques d'Austen.

— Je n'ai rien contre les vieilles filles, ajouta Carolyn en tapotant les fragiles plis de son cou.

— Bien sûr que non. « Vieille fille » n'est qu'une expression archaïque pour parler d'une femme qui accorde de l'importance à sa carrière.

— Écoute, ma chérie, mon histoire est dite. Mes belles années sont derrière moi et j'attends maintenant mon générique de fin. Mais personne ne sait encore comment la tienne finira, ton *happy end* ne tient qu'à toi.

La voix de Carolyn était désormais enjouée, mais Jane avait l'impression de se faire conter des leçons de morale. Il était temps de changer de sujet, l'air de rien.

Coup de foudre à Austenland

— Racontez-moi votre enfance, tante Carolyn.

La vieille femme éclata de rire, un son doux et chaleureux dans le vacarme du restaurant.

— Te raconter mon enfance, hein ? Et juste à temps qui plus est. Eh bien, pourquoi pas ? J'ai boité dès la minute où j'ai appris à marcher. Nos parents étaient pauvres et ta grand-mère et moi devions partager un lit qui penchait d'un côté, c'en était peut-être la raison...

Quand Shirley revint des toilettes, elle adressa à Jane un sourire satisfait en entendant Carolyn raconter ses souvenirs d'enfance. Heureusement, elle n'avait pas assisté au début de leur conversation. Sa mère était quelqu'un de terre à terre. Elle avait toujours eu l'esprit pratique, de la pointe de ses solides lunettes jusqu'aux talons carrés de ses chaussures. Autant dire qu'il lui était impensable d'imaginer sa fille vivant au pays des contes de fées.

Jane aurait voulu lui ressembler. À trente ans passés, une femme était bien trop vieille pour perdre son temps à rêver d'un personnage de fiction ayant vécu deux cents ans plus tôt au point de laisser ses fantasmes prendre le pas sur sa vie réelle et amoureuse. Théoriquement, ce raisonnement était tout à fait logique et Jane s'en rendait bien compte.

Bien décidée à mettre toutes ces bêtises derrière elle, Jane mastiqua fermement une feuille de roquette.



Coup de foudre à Austenland
Shannon Hale

Plus d'infos sur ce livre paru
aux éditions Charleston